BnF Gallica

Revue germanique / publiée par MM. Ch. Dollfus et A. Nefftzer

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Revue germanique / publiée par MM. Ch. Dollfus et A. Nefftzer. 1862.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

REVUE

GERMANIQUE ET FRANÇAISE

TOME VINGT-QUATRIÈME

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE ET FRANÇAISE
41, RUE DE TRÉVISE

1862

AUGUSTE BURGER

NÉ EN 1748 A MOLMERSWENDE, PRÈS DE HALBERSTADT, MORT LE 8 JUIN 1794

C'est parce qu'ils sont si grands, que les Gœthe, les Shakspeare semblent assister à la vie plutôt que vivre, spectateurs désintéressés dont nul orage humain ne vient troubler les regards, qui comprennent toutes les douleurs sans les ressentir et qui prêtent une voix à toutes les misères terrestres sans presque y participer. Burger ne fut pas de ces natures souveraines : mêlé à la vie, aucune de ses épreuves ne lui fut épargnée ; il fut tourmenté longtemps par ces mille pointes cuisantes, dont les piqûres à peine visibles commencent par irriter, et bientôt découragent ; il lui fallut boire largement à ce torrent d'espérances déçues, de fautes inévitables, d'amours traversés, d'outrages lâchement polis, de jugements sans pitié et de froides rigueurs, qui cotoie toute existence, mais qui semble en cerner quelques-unes de toutes parts comme des îles de malédiction. Il rencontra partout l'hostilité préméditée du hasard, rien ne lui réussit ; et il porta toujours dans son cœur un autre démon, la passion, qui se plut avec un acharnement cruel à user contre lui à la fois de violence et de sophisme, quand il eût suffi de l'un ou de l'autre pour le subjuguer. Le hasard et les faiblesses d'un cœur passionné le précipitèrent sans cesse dans des situations d'où il n'aurait pu sortir que par un courageux mépris pour les jugements de l'opinion légale, ou par l'effort décisif d'une volonté qu'il est plus sage d'attendre d'un héros que d'un poëte.

Ses amis, les poëtes de Gœttingue, s'étaient mis à proclamer dans leurs vers contre la poésie de convention, la sainteté de la nature ; Burger se laissa conduire dans la vie à ces inspirations. En cédant,

après une molle résistance, aux entraînements de son cœur, il crut obéir à une loi plus sacrée que les coutumes sociales, il se crut relevé par une loi plus qu'humaine des obligations humaines ; et si, dans le scandale qui s'attache à de pareils écarts, il ne porta pas une âme tranquille, il n'y porta non plus aucune espèce d'affectation ; son esprit et son cœur s'abusèrent avec la même sincérité. Ce n'est pas assez pour désarmer la foule des juges sans péché ; l'imagination veut dans les romans des sentiments qui sortent du train commun, elle se plaît à contempler ceux qui se débattent dans des situations douloureuses ; elle se livre, devant ces tableaux de naufrages imaginaires, à de généreuses sympathies. Mais s'il s'accomplit sous nos yeux une de ces ruines morales, le naufragé, qui souffre et pleure, encourt toute la sévérité de nos blâmes ; ce n'est pas la vertu sincère qui prononce alors, car elle est clémente : c'est l'intérêt, toujours si clairvoyant quand il se croit menacé, qui poursuit instinctivement des écarts compromettants pour la sécurité domestique, comme s'ils ne devaient pas être toujours une exception, comme si la plate soumission aux coutumes établies, la pratique hypocrite des corruptions tolérées ne devait pas rester la règle, et qu'il fût à craindre de voir jamais se généraliser une révolte, sitôt punie par d'amers châtiments.

Il faut remonter jusqu'à la jeunesse de Burger, jusqu'à ce matin orageux où commence à germer en lui la poésie. A huit ans une épigramme de sa façon contre un honnête magistrat le fait chasser de l'école, et indispose contre lui son grand-père, qui prisait avant tout la docilité ; cette aventure répond du moins à ceux qui prétendent que toute sa première jeunesse s'était passée sans qu'un seul mot, la plus légère étincelle fît pressentir en lui le don de poésie. Au sortir du gymnase de Halle, on s'empresse de l'attacher au poteau de la théologie ; mais il rompt sa chaîne et se met à courir paresseusement les buissons. Il fait alors la rencontre d'un maître qui lui révèle l'antiquité, c'était Klotz, ce rédacteur de la *Bibliothèque des belles connaissances*, dont Lessing, de sa plume acérée, a disséqué malignement les travaux d'antiquaire ; Burger eût, à tout prendre, gagné au commerce de cet homme de goût, lequel lui apprit à lire, à aimer les poëtes grecs, si Klotz n'avait été, en même temps, un libertin qui, se plaisant avec son jeune compagnon, l'entraîna sans vergogne dans toutes sortes d'amusements de bas étage. Le vieux grand-père, toujours grondant, voulut l'arracher à ces liaisons et s'imagina le sauver de la poésie, autre désordre, en l'envoyant à Gœttingue, où il devait étudier le droit. Mais à Gœttingue, Burger retrouva la belle-mère de Klotz, entourée de personnes équi-

voques, parmi lesquelles le faible jeune homme s'égare de nouveau. A mesure que ses fautes s'aggravent, la poésie l'envahit davantage; son talent se perfectionne, sa sévérité pour lui-même augmente, et avec elle le succès, grâce à l'amitié de Gleim, aux bons conseils de Boïe qui publie dans l'*Almanach des Muses* ses premières poésies. Alors le grand-père, l'abandonnant dans sa voie de perdition, se fâche tout à fait, supprime la pension, et l'oblige ainsi à revenir à l'étude sérieuse; car il faut vivre, et, pressé par le besoin, Burger travaille si bien que, son droit étant achevé, il est nommé en 1772 bailli à Altengleichen. L'emploi était médiocre, peu rétribué, mais il suffit pour réconcilier Burger avec son grand-père; celui ci fournit même le cautionnement exigé du titulaire; mais ce cautionnement, placé chez un malhonnête homme, fut perdu l'année suivante, et Burger commença à traîner à son pied cette entrave des dettes et du besoin, dont il ne se débarrassa jamais. Tel est le succès, peu encourageant pour notre poëte, de sa première tentative de vie réglée, prudente et bourgeoise.

Altengleichen ne fut pas pourtant un séjour stérile; Burger y composa son chef-d'œuvre, *Lenore*, publié l'année suivante, 1774. *Lenore* est, avec *Werther* et *Gœtz*, le grand événement littéraire de ces années-là; le vieux génie de l'Allemagne, religieux et ami des apparitions terribles, en frémit. Burger avait entendu conter l'histoire par une servante de cabaret, qui ne savait que ce vague refrain: « La lune luit, les morts vont vite, » et ces mots du dialogue: « As-tu peur aussi, mon amour? — Comment aurais-je peur? je suis avec toi. » C'est avec cela que Burger a composé ces trois scènes, si complètes, où la réalité et le surnaturel s'unissent si étroitement, du joyeux retour des soldats dans leurs foyers, du désespoir de la jeune fille, et de cette chevauchée nocturne vers la froide couche qui attend les fiancés. Il n'y a pas d'esprit, si familier qu'il soit avec la machinerie des apparitions, qui résiste à ce savant progrès dans les blasphèmes de la jeune fille, à ce *crescendo* de terreur dans les visions indécises qui préparent la victoire finale de la mort. Ce drame, âpre dans sa perfection, dont Mme de Staël n'a peut-être pas donné une idée parfaitement exacte, n'est pas exempt de rhétorique; Mme de Staël paraît y admirer un facile cliquetis de syllabes, un jeu puéril d'onomatopées, des exclamations d'étonnement, comme s'il y avait encore à s'étonner d'aucun prodige dans le monde fantastique où le poëte nous a conduits.

Cette année de la publication de *Lenore*, ce moment où la gloire éclate si bruyamment sur son nom, est la crise de la vie de Burger,

non-seulement parce qu'il est lancé sans retour dans la publicité, mais parce qu'il est atteint vers ce même temps de la passion profonde, invincible, qui va dévorer sa vie. Son voisin, le bailli de Niedeck, avait deux filles; il épouse l'aînée et découvre presque aussitôt qu'il aime la plus jeune. Sa femme put voir dès les premiers jours qu'il n'y avait pas d'espérance de le guérir, qu'ils n'avaient qu'à plier tous trois sous l'insurmontable fatalité de cet amour. Il était possible de retarder la chute peut-être, mais non de la prévenir; il eût été cruel de la reprocher sans cesse, et toute espèce de partage eût été infâme; elle prit un parti étrange, celui de rester la femme de Burger aux yeux du monde, et de rendre, de son plein gré, l'un à l'autre, ces deux misérables cœurs que Dieu avait frappés. On peut suivre, dans les poésies de Burger, dans le *Malade d'amour*, dans *l'Embrassement*, l'entraînement auquel ils cèdent; on peut deviner leurs premières délices, et au même instant leurs premières souffrances.

Cette liaison n'était pas un caprice; car elle dura dix ans: dix ans de luttes contre soi-même, contre l'arrêt à chaque instant renouvelé de l'opinion; ajoutons que la pauvreté était en même temps l'hôte assidu de la maison. Si l'on avait pu connaître ces luttes mortelles, mesurer l'étendue de l'expiation intérieure, à peine interrompue par des heures d'oubli toujours plus rares, peut-être au lieu du vide autour d'eux, des dédains chuchotés, n'auraient-ils trouvé qu'indulgence et pitié. Tous deux aimant encore, ils se sentaient dans une situation où se multipliaient les impossibilités, celle surtout d'y mettre un terme. Les luttes renaissaient plus fréquentes pour aboutir à une défaite prévue, certaine, et pour recommencer le lendemain.

Épuisée par ce combat sans fin, accablée par la vue des muettes souffrances de sa sœur, par l'idée de l'opprobre qu'un tel amour attache au nom de celui qu'elle aime, on voit Molly (c'est le nom de la jeune sœur) succomber peu à peu. Elle aurait supporté peut-être sa propre honte, mais celle de son amant, de son époux, de son poëte, elle ne le peut; alors viennent les heures de résolution, Molly veut rompre, s'enfuir, et Burger se traîne à ses genoux; il pleure et supplie, il exhale, avec trop d'éloquence, hélas! leur commun désespoir et confesse leur commune faiblesse ou plutôt leur maladie :

« Souvent, je reste pensif, je pèse dans la vérité de mon cœur, à la balance de la sagesse, et je demande : « Nous aimer, est-ce un crime? » Alors je reconnais, je découvre en nous une maladie profonde et sans remède; mais jamais, ô mon amour, jamais je n'ai découvert qu'une maladie fût un crime.

» Oh! je voudrais bien aussi guérir! mais par quel breuvage? J'ai rêvé bien des fois, j'ai beaucoup lu: médecins, prêtres, sages et fous, je leur ai demandé conseil à tous; mais j'ai perdu ma peine, aucun ne m'a répondu. »

Puis il revient au sophisme favori des poëtes de Gœttingue; il oppose aux prescriptions factices de l'école les oracles de l'instinct; il se rassure en rejetant sur la nature ces mouvements auxquels il ne peut résister :

« Cette flamme d'amour, est-ce donc une volonté libre qui l'a allumée? Non, c'est la nature qui sème dans le champ du cœur de telles semences. Rien ne les étouffe, elles germent, elles grandissent et s'épanouissent d'elles-mêmes, comme dans la vallée et sur la prairie germent herbes et fleurs, gazons et roseaux. »

Après ces longues agonies, ils se rendormaient, vaincus tous deux, dans leur sécurité, et tout était oublié jusqu'au réveil. Mais chaque matin ramenait inexorablement les mêmes découragements et les rendait au sentiment de leur fatale captivité, sans qu'il leur fût permis de souhaiter, de prévoir le jour où ils pourraient s'aimer d'un amour librement avoué; c'eût été là une espérance meurtrière, qui eût entr'ouvert la tombe d'une sœur, d'une femme résignée. Elle vint pourtant, cette liberté qu'il leur était interdit de désirer; ils allaient pouvoir rentrer dans le courant du monde contre lequel on ne lutte pas, d'où l'on ne s'arrache pas impunément. Ce que la fidélité la plus intacte, ce que le plus humble et le plus rougissant des amours heureux n'avait pu faire pardonner, la loi, d'un mot, allait l'absoudre. Elle le fit, et presque aussitôt Molly mourut.

Pendant ces mêmes années, il avait perdu l'amitié de Voss et de Boïe pour s'être chargé de l'*Almanach des Muses*, dont le premier avait quitté la rédaction. L'héritage de son beau-père avait été englouti, grâce à son ignorance en administration, dans un vaste domaine qu'il avait pris à ferme.

Obligé de se démettre de sa charge de bailli, il était retourné à Gœttingue; il y avait obtenu la faveur de faire à l'Université, sans traitement, des leçons sur l'esthétique; forcé, pour vivre, de faire des traductions, il était déclaré bel esprit et traité comme tel avec la dernière grossièreté par les pédants universitaires qui ne pouvaient pas plus amnistier sa vie que son talent. C'est au milieu de cette tragédie intime et de ces tristes épisodes que Burger avait composé la plupart des œuvres qui lui assurent un rang très-élevé dans l'histoire de la poésie allemande. Le malheur n'est pas sans doute un titre littéraire; mais il

est quelquefois un commentaire qu'une critique sincère n'a pas le droit de négliger.

C'était malgré lui, par l'impétuosité d'une passion irrésistible, que Burger s'était laissé entraîner hors de l'ordre social ; en poésie, c'est de dessein prémédité qu'il prétend s'affranchir des règles établies. Il a raillé durement le code artificiel inventé par les faiseurs de poétiques, et s'est rapproché de toutes ses forces de la poésie instinctive, telle qu'on se flattait de l'avoir récemment découverte dans le peuple. Herder venait de montrer qu'il y a dans tous les peuples, à l'enfance de leur histoire, une faculté de création poétique, antérieure à l'art et à l'étude, dont la fécondité dure souvent plusieurs siècles. Percy venait de publier son recueil de ballades anglaises, spontanément écloses dans l'imagination du peuple, tout empreintes de l'énergie jeune, âpre et sans art de leur auteur. Ce recueil avait soulevé dans toutes les têtes poétiques de l'Allemagne une agitation profonde. Ces vieilles romances, si vivantes, faisaient ressortir tout ce qu'il y avait de froidement machinal dans la poésie telle que les savants l'avaient faite. Vous n'y trouverez en effet aucun des procédés de commande pour préparer, pour tempérer, pour adoucir l'effet ; le récit de l'action a quelque chose de sommaire et de décousu. L'auteur anonyme, qui ne tient pas à faire admirer ses grâces ou son adresse, n'a pas peur de produire une impression trop forte ; il ne songe pas non plus à développer, se fiant à l'imagination des simples auxquels il s'adresse, pour achever les traits qu'il indique en courant. Burger sent fort bien la puissance de cette poésie toute nue, qui ignore le calcul ; dans plusieurs de ses pièces, il a essayé, non de la traduire, mais de la germaniser, par exemple dans le *Frère gris*, dans l'*Enlèvement*, surtout dans le *Comte Walter*, imitation de cette incomparable romance de *Child Walters*, où le moyen âge a mis toute sa douceur et toute son atrocité. Il y a dans ces poésies de Burger tout ce qui distingue sa manière, une forme rude avec une élégance étudiée, de la force, non pas la force qui se révèle même au repos par la confiance de l'attitude, mais cette vigueur passagère qui enfle les muscles et se manifeste par la tension, par l'effort, par la brutalité des mœurs exagérée sans nécessité, de la hardiesse et de la promptitude dans l'expression, une exécution nette, enfin ce qu'il y a de plus contraire à l'esprit de la poésie instinctive, une vaine surcharge d'ornements, et, pour l'appeler par son nom, de la rhétorique.

Il est permis de penser que le talent de Burger était supérieur au mérite de ses poésies : il a été dupe d'une théorie. Il visait, de son propre aveu, aux qualités qui font le poëte populaire ; la popularité

était à son sens non-seulement le prix, mais le signe et une condition de la perfection. Il peut se cacher dans cette affirmation une dangereuse équivoque, qui serait de prendre le peuple dans le sens restreint de la multitude confuse et ignorante. Je crois, certes, qu'il peut y avoir au-dessous des classes éclairées assez d'imagination et d'intelligence pour deviner la grandeur, pour en sentir l'influence et l'attraction, et cela surtout quand l'art est encore trop naïf pour savoir mentir. Mais cette foule se laisse aisément tromper; on lui en impose par l'attitude, la déclamation, les grands éclats, l'apparence; faute de culture, de réflexion, de défiance, elle tombe dans les piéges littéraires les plus grossiers, et que signifient alors ses applaudissements? Burger lui-même a confondu souvent et de bonne foi les artifices, les moyens d'effet, les cris de tribun avec les tours abruptes et le langage sans apprêt des vieilles romances.

Pour être populaire, le poëte n'avait, selon Burger, qu'à ne rien laisser dans l'expression de sa pensée, qui ne fût aisément accessible aux moins savants. Ce qu'il exige ici, ce ne peut être cette clarté de forme que l'écrivain doit à tous ses lecteurs sans exception. Que voulait-il donc? Se serait-il imaginé que pour captiver les masses il fallût exclure de la poésie toute espèce de mystère? Il faudrait alors exclure les masses de la poésie même. Car la poésie, comme la vie, pose sur l'incompréhensible; elle séduit l'esprit par les émanations, par les vagues indices qu'elle lui apporte de terres ignorées, au bord desquelles s'arrête la science. Le poëte de *Lenore* le sentait bien; *Lenore* est un drame plein de fantômes, de fantômes réels, c'est-à-dire de ces terreurs qui sont pour l'homme le lien des deux mondes. Les miraculeux compagnons du *Chasseur féroce*, cet autre chef-d'œuvre de Burger, les voix qui l'excitent ou qui l'avertissent, ne sont-ce pas des traductions poétiques des indéfinissables mouvements qui s'accomplissent au fond de l'âme? Que le surnaturel n'ait pas de réalité pour la raison, soit; il existe au moins dans l'imagination, il y naît naturellement, il se révèle d'une manière plus vive et plus directe, il s'impose plus fréquemment aux simples qu'aux savants, bien que l'étude même n'en étouffe jamais en nous le sentiment.

Il est vrai, comme le remarque Burger, que les grands poëtes se sont fait entendre de la nation entière sans acception de classes; mais ceci s'applique aux poëtes des époques où toutes les classes ont la même manière de sentir et de penser; dans Homère, Diomède et son cocher ont, ou peu s'en faut, même langage et mêmes sentiments. Mais quand la culture est venue, alors sont entrées dans la poésie

des conventions nouvelles auxquelles il a fallu être initié pour y trouver plaisir; les arts ont pris quelque chose d'aristocratique; destinés à l'élite, ils ont beaucoup perdu de leur grandeur, de leur puissance réelle en perdant de leur simplicité, et sont devenus presque un luxe parmi les autres luxes des désœuvrés; et, pour que le peuple eût sa littérature, on lui en a fait une à son usage, abaissée, vulgaire, souvent ignoble. Peut-on espérer de voir renaître encore une poésie grande et populaire, c'est-à-dire ingénue et savante comme celle des premiers âges? Burger en a cherché sans succès la source perdue, et on ne la retrouvera pas aisément, à en juger du moins par les conditions auxquelles, selon Schiller, le poëte vraiment populaire devra satisfaire : « Interprète éclairé, raffiné même, des sentiments du peuple, il offrirait » aux passions, qui cherchent une issue et un langage, à l'amour, à la » joie, à la piété, à la tristesse, à l'espérance, un texte plus pur et plus » profond; en leur prêtant une voix, il se rendrait maître de ces passions, » et ennoblirait jusque sur les lèvres du peuple leur explosion rude, déré- » glée, souvent bestiale. Un tel poëte résoudrait la plus sublime philo- » sophie de la vie dans les sentiments simples de la nature, transmet- » trait à l'imagination les résultats de la plus laborieuse recherche, et » donnerait à deviner au sens enfantin de la foule les secrets du pen- » seur dans une langue d'images aisée à déchiffrer. Précurseur de la » science, il répandrait parmi le peuple, sous un voile attrayant, les » vérités les plus hardies de la raison, longtemps avant que le philo- » sophe et le législateur se hasardassent à les introduire dans leur plein » éclat; avant d'être un objet de conviction, elles auraient, entre ses » mains, exercé leur puissance muette sur les cœurs, et un désir im- » patient, unanime, les arracherait enfin à la raison elle-même. »

Burger recourt parfois à des moyens de popularité vulgaires, mais sûrs. Il prendra pour sujet, par exemple, quelqu'un de ces actes généreux et excellents, que par malheur les journaux gâtent par leurs éloges, et les académies par leurs récompenses. Où est le lecteur malavisé ou cynique qui osera ne pas s'intéresser à ces belles actions? La poésie passe protégée par la morale; mais comme la morale est par elle-même fort peu poétique, il faut bien se sauver par la rhétorique, et le poëte allonge de son mieux le tableau de la débâcle, multiplie les appels au sauveur qui se fait attendre, fait comme Pindare l'éloge du chant qui assure au *Brave homme* la seule récompense digne de lui. Ce tapage d'enthousiasme, d'artifices, de discours qui se fait autour d'une action dont la valeur exquise est d'être accomplie sans calcul, sans préméditation, presque sans conscience, ce bruit d'éloges qui étourdit

une âme dont la grandeur est de s'ignorer elle-même, est fait pour déparer le mérite moral le plus réel. Au lieu de chanter le *Brave homme*, qu'il ne connaît pas, qu'il ne peut connaître sans que le *Brave homme* encoure le reproche de calcul et de charlatanisme, il pouvait trouver plus de ressources dans le danger tout simple des inondés. J'aime mieux la pièce intitulée *Dame Madeleine;* le bienfaiteur n'apparaît là du moins que pour expliquer le miracle ; mais en attendant, dame Madeleine, qui a perdu sa vache, touche par sa douleur et fait sourire en même temps ; ses plaintes pathétiques, ses terreurs, le merveilleux qui se mêle à tout cela, sont traités avec autant d'art que de vérité. Le familier, et, s'il faut le dire, le commun de la donnée première a pour les petites gens l'attrait d'une expérience personnelle; mais la réalité un peu plate peut-être est relevée ici par la distinction étudiée de la forme.

Le travail achevé de la versification, le soin du langage, la forme enfin, voilà la seconde préoccupation de Burger ; la popularité était la première, ou plutôt cette correction irréprochable à laquelle il prétendait était encore un moyen de popularité; car il s'assurait par là de plaire aux esprits lettrés, amoureux du détail, du fini, de l'exquis. Il gagnait les catégories diverses du public, et il s'en fait lire encore par des qualités différentes; il captivait les simples par le sujet et les sentiments mêlés d'un peu de mélodrame, il retenait les délicats par la recherche réussie de l'exécution, par *le faire*. Il n'est pas le premier qui soit parvenu, grâce à cette ruse, à se faire accepter de tout le monde, à obtenir ainsi une popularité illusoire. Il ne s'en faisait pas moins l'idée la plus fausse de la correction, la prenant pour la patience à corriger, croyant qu'on y atteint par la lime et le grattoir. Au-dessus de cette correction grammaticale, pour laquelle se feraient tuer bien des critiques, il en est une autre que ne donne pas et qu'altère souvent ce travail subalterne et tardif; l'idée poétique a sa forme naturelle qui ne demande qu'à se déployer en liberté, et ce parfait déploiement est la vraie correction ; c'est faute de l'entendre ainsi que Burger tombe maintes fois dans la déclamation, et que, artisan de vers et de langage irréprochables, il n'est pas toujours un poëte correct. Certes, il faut que l'habileté de la main réponde aux exigences de l'esprit, mais elle n'est pas, comme Burger fut induit à le croire, indépendante de la pensée. Et de là en grande partie les imperfections de son œuvre que Schiller, dans une heure d'irritation et de partialité, lui a reprochées trop durement.

A juger les poésies de Burger en elles-mêmes, sans songer à sa vie, on reconnaît que sa place est marquée à peu de distance, sinon à côté des plus grands. Elles ont ce qui conserve la vie à des œuvres pleines de

défauts, à savoir, la passion dont le feu reluit encore à travers les fines ciselures du style le plus travaillé. Et cette passion ramène invinciblement au souvenir de la destinée du poëte; on sent les battements de son cœur dans les frémissements de sa plume, sujette à des inégalités par lesquelles les déesses jalouses de la poésie se vengent de ceux dont le culte n'est pas tout à fait désintéressé. Mais quoi ! l'homme comme le poëte était la proie d'une puissance inexorable. Ses succès même de poëte tournaient contre lui. Tout désolé encore de la mort de Molly, il reçut une lettre en vers d'une jeune femme qu'il n'avait jamais vue ; elle était spirituelle, belle aussi, disait-on ; elle était éprise de son génie, de ses malheurs peut-être, et elle lui offrait de l'épouser. Ce faible cœur, plongé dans un deuil qui aurait dû le protéger, se laissa entraîner pourtant. Ce fut son dernier rêve, ce fut sa dernière épreuve; au bout de quelques mois s'étaient révélées des incompatibilités sans remède, et une séparation nouvelle, mais volontaire cette fois, rendait Burger à sa solitude et à ses souvenirs. La mort vint, une année après, clore une vie dans laquelle je ne puis m'empêcher d'admirer d'un bout à l'autre la plus parfaite harmonie de malheur.

CHALLEMEL-LACOUR.

LENORE

1773

Lenore, dès le point du jour, sortait en sursaut de rêves pesants : « Es-tu infidèle, Guillaume, ou mort? Combien de temps faudra-t-il t'attendre? » Il était allé avec l'armée du roi Frédéric à la bataille de Prague et n'avait pas écrit s'il était encore sain et sauf.

Le roi et la czarine, las de leur longue querelle, avaient amolli leur dur courage, et fait enfin la paix ; et chaque armée, avec chants et chansons, au tapage des timbales, parée de branches vertes, regagnait son chez-soi.

Et partout, partout, par monts et par vaux, vieux et jeunes s'en allaient au-devant de la bruyante allégresse des arrivants. « Béni soit Dieu! » criaient enfant et femme; « bienvenu! » disait la promise joyeuse. Mais pour Lenore, hélas! il n'y avait à donner ni salut ni baiser.

Elle allait bien de tous côtés, interrogeant les passants; elle s'enquérait de lui par tous ses noms. Mais personne qui pût en donner des nouvelles, personne de tous ceux qui venaient dans le village. Enfin, quand l'armée fut passée, elle se mit à arracher ses cheveux d'ébène, elle se jeta par terre avec des gestes d'insensée.

La mère accourut près d'elle : — « Ah! que Dieu ait pitié de nous! mon enfant, dis, qu'as-tu donc? » — Et elle la serrait dans ses bras. « O mère, mère! tout est fini! à présent, le monde et tout peut s'abîmer. Dieu est sans miséricorde! infortunée! malheur, oh! malheur à moi! »

« Protége-nous, Dieu, protége-nous! regarde-nous d'un œil bénin! Enfant, dis un *Pater noster!* Ce que Dieu fait est bien fait! Dieu, Dieu aura pitié de nous! » — O mère, mère! c'est folie d'y penser! Non, ce que Dieu m'a fait n'est pas bien! à quoi, à quoi servirait ma prière? Maintenant ce n'est plus nécessaire. »

« — A nous, mon Dieu, à nous! qui connaît le Père le sait bien, il vient au secours de ses enfants. Le très-saint Sacrement apaisera ton chagrin. » — « O mère, mère, ce qui me brûle, aucun sacrement ne l'apaisera! aucun sacrement ne peut rendre la vie aux morts. »

« — Écoute, enfant! dis! si le trompeur, là-bas, dans son pays de Hongrie, avait renoncé à sa foi, fait un autre mariage? laisse faire, enfant, laisse aller son cœur! va, il n'y gagnera pas, non jamais! à la séparation de l'âme et du corps, il sera brûlé par son parjure. »

« — O mère, mère! c'en est fait! ce qui est perdu est perdu! la mort, la mort, voilà mon gain, à moi! Oh! ne fussé-je jamais née! Éteins-toi, ma lumière, pour jamais, éteins-toi! meurs, meurs dans l'horreur et la nuit! Dieu est sans miséricorde! infortunée! malheur, oh! malheur à moi! »

« — Au secours, mon Dieu, au secours! ne regarde pas en juge ta pauvre enfant! Elle ne sait pas ce que dit sa langue; ne lui compte pas son péché! Ah! enfant, oublie ta douleur terrestre, et pense à Dieu et au Paradis; crois-moi, le fiancé de ton âme ne te manquera pas. »

« — O mère! qu'est-ce que le Paradis? ô mère! qu'est-ce que l'Enfer? près de lui, près de lui est le Paradis, et sans Guillaume, l'Enfer! — Éteins-toi, ma lumière, pour jamais, éteins-toi! meurs, meurs dans l'horreur et la nuit! Sans lui, en ce monde ou dans l'autre, il n'y a plus de bonheur pour moi. »

Ainsi le désespoir allait déchaîné dans son cerveau et dans ses veines; elle continuait, la téméraire! à disputer avec la divine Providence; elle se déchira la poitrine, elle se tordit les mains jusqu'au coucher du soleil, jusqu'à ce qu'au firmament fussent montées les étoiles d'or.

Et dehors, écoutez? tra, tra, tra, on dirait le bruit d'un cheval; c'est le cliquetis d'un cavalier qui descend sur les marches du perron. Écoutez! écoutez! l'anneau de la porte qui frappe tout doucement, tout doucement, *kling, ling, ling!* puis à travers la porte, viennent jusqu'à son oreille ces paroles :

« Holà, holà! ouvre-moi, petite! dors-tu, mon amour, ou es-tu éveillée? Que sens-tu encore pour moi, dis? pleures-tu ou ris-tu? » — « Ah! Guillaume, est-ce

toi?... la nuit, si tard?... J'ai pleuré, j'ai veillé; ah! j'ai grandement souffert! d'où viens-tu à cette heure? »

« — Nous ne sellons qu'à minuit, je viens de bien loin, de Bohême. Il était tard quand je suis parti; je viens te prendre avec moi. » — « Ah! Guillaume, d'abord entre vite! le vent siffle dans les haies d'épines, entre, viens, le bien-aimé de mon cœur, te réchauffer dans mes bras! »

« — Laisse siffler le vent dans l'épine blanche, laisse-le siffler, petite, laisse-le siffler! le cheval creuse la terre, l'éperon sonne à mes pieds, je ne puis pas rester ici. Viens, mets ta jupe, prends ton élan, et saute en croupe sur mon cheval. J'ai encore cent milles à faire avec toi aujourd'hui, pour arriver à notre lit de noces. »

« — Dis, où est ta petite chambre? où? comment est ton petit lit de noces? » « — Loin, loin d'ici!... tranquille, frais et petit!... six planches et deux planchettes! » — « Y a-t-il place pour moi! » — « Pour toi et pour moi! viens, mets ta jupe, prends ton élan et saute derrière moi! les invités attendent; la chambre est déjà ouverte. »

La petite mit sa belle jupe, prit son élan, et sauta sur le cheval lestement; elle enlaça ses bras de lis autour du cavalier bien-aimé. Et puis, *hurr! hurr!* hop! hop! hop! ils vont au galop, un galop sifflant, tant que cheval et cavalier haletaient, que cailloux et étincelles jaillissaient.

A main droite, à main gauche, comme volaient devant leurs yeux champs, prairies et landes! — comme tonnaient les ponts! — « As-tu peur aussi, mon amour?... la lune reluit! hourra! les morts vont vite! As-tu peur aussi des morts, mon amour? » — « Ah! non!... mais laisse là les morts. »

Qu'est-ce qui a résonné là-bas! quel chant et quel bruit! autour de quoi ont voltigé les corbeaux? Écoutez! le son des cloches! — Écoutez! le chant des morts : « Mettons le corps dans la terre! » Et un convoi s'approchait, portant un cercueil sur un brancard. Le chant ressemblait au cri des orvets dans un étang.

« Après minuit vous enterrerez le corps, avec sonnerie, cantiques et chants funèbres! Maintenant, j'emmène chez moi ma jeune femme; je la conduis au repas de noces! Viens ici, sacristain! viens avec les chants, et braille-moi le chant de mariage! Viens, curé, et récite la bénédiction, avant que nous allions nous mettre au lit. »

Sonnerie et chant se taisent... le brancard a disparu... Obéissant à son appel, les voilà qui accourent, *hurr! hurr!* ils touchent à la croupe du cheval... Et toujours plus loin, hop! hop! hop! ils allaient au galop, un galop sifflant, tant que cheval et cavalier haletaient, que cailloux et étincelles jaillissaient.

Comme volaient à droite, comme volaient à gauche montagnes, arbres et haies! Comme volaient à droite et à gauche, villes, villages et hameaux! — « As-tu peur aussi, mon amour?... la lune reluit! hourra! les morts vont vite! As-tu peur aussi des morts, mon amour? » — « Ah! laisse-les en paix, les morts! »

Et voilà, voilà qu'à un gibet dansait en l'air, autour de la spirale de la roue,

à peine visible au clair de la lune, une bande patibulaire. — « Çà, çà, canaille, ici! venez ici, canaille, venez et suivez-moi! dansez-nous la valse des noces, quand nous allons nous mettre au lit! »

Et la bande, schsh, schsh, schsh, accourut derrière eux, avec un bruissement pareil à celui du vent qui tourbillonne dans les coudriers à travers les feuilles sèches. Et plus loin, plus loin, hop! hop! hop! ils allaient au galop, un galop sifflant, tant que cheval et cavalier haletaient, que cailloux et étincelles jaillissaient.

Comme volait tout ce que la lune éclairait alentour, comme cela volait au loin! comme volaient là-haut, sur leurs têtes, le ciel et les étoiles! — « As-tu peur aussi, mon amour?... la lune reluit! hourra! les morts vont vite! As-tu peur aussi des morts? » — « Oh! malheur! laisse en paix les morts! »

« Allez! allez! il me semble entendre déjà le chant du coq... le sablier va être bientôt vide... Allez! allez! Je sens l'air du matin... Allez! en avant donc! — Nous sommes au bout, au bout de notre course! le lit nuptial s'ouvre! les morts vont vite! nous voilà, nous voilà arrivés! »

Vite, à bride abattue, ils vont sur une porte de fer grillée; un coup d'une mince cravache, et tout a sauté, serrure et verrou. Les battants ont volé en grinçant, et la course continue sur les tombes; tout autour, les pierres funéraires reluisaient à la clarté de la lune.

Ah vois! vois! en un instant, houououh, un prodige affreux! le collet du cavalier, morceau par morceau, est tombé comme de l'amadou pourri. Un crâne sans toupet ni queue, un crâne tout nu, voilà ce qu'est devenue sa tête; son corps, un squelette, avec un sablier et une faux.

Le cheval noir s'est cabré, il a reniflé avec furie, il a lancé du feu; et, pst! au-dessous d'elle, il s'est enfoncé et a disparu. Hurlement, hurlement du haut des airs, lamentations du fond de la fosse. Le cœur de Lenore, avec tremblement, luttait entre la mort et la vie.

Maintenant, à la clarté de la lune, tout autour, les esprits dansaient en cercle une danse de chaînes, et hurlaient cette mélodie : « Patience! patience! même quand le cœur est brisé! ne conteste pas avec le Dieu du ciel! quand tu es délivré du corps, que Dieu ait pitié de ton âme! »

LA VACHE

1784

Dame Madeleine pleurait sur son dernier morceau de pain. De chagrin elle ne pouvait pas manger. Ah! les veuves sont souvent affligées d'une plus grande misère que ne l'imaginent les gens heureux.

« Te voilà par terre, à cette heure, abattue pour toujours. Que me restera-t-il après t'avoir mangée ? » Car, ô misère ! sa fortune, son seul bien avait péri, la vache qui l'avait nourrie jusque-là.

A l'étable, avec un gai carillon, retournaient les autres, rassasiées et contentes. Devant la porte de Madeleine aucune ne s'arrêtait plus, ne l'appelait plus par un doux mugissement.

Comme de petits enfants que l'on déshabitue du sein maternel, le soir, la nuit, elle pleurait sa perte et éteignait de ses larmes sa petite lampe.

Elle tombait sur sa pauvre couchette, le cœur serré de désespoir ; tous ses sens étaient troublés et ébranlés, tous ses membres brisés.

Pourtant, du soir jusqu'au matin, elle ne goûtait point de sommeil fortifiant. Appesantie par la fatigue, dans une tempête de songes pleins d'angoisses, elle s'éveillait en sursaut à chaque coup de l'horloge.

Le matin le son prolongé du cor des bergers lui rappelait son infortune. Malheureuse ! je n'ai plus de raison pour me lever ! » — Et elle sanglotait dans son oreiller.

Autrefois son cœur s'éveillait, au son éclatant du cor, pour louer la bonté du Seigneur. Maintenant sa douleur s'irritait, et gourmandait le tuteur des veuves et des orphelins.

Mais écoutez ! A son oreille et sur son cœur, comme une pierre, est tombé quelque chose, avec un bruit retentissant. Un frisson lui court à travers la moelle et les os ; elle a cru entendre comme un beuglement dans l'étable.

« O Ciel ! pardonne-moi toutes mes fautes, et ne punis pas mes péchés ! » Elle croyait à un tumulte d'esprit, qui s'élevait pour châtier son découragement coupable.

Mais à peine s'était perdu par degré l'écho du bruit effroyable, plus haut et plus clair encore le beuglement est parti de l'étable et parvenu à ses oreilles.

« Ciel miséricordieux, aie pitié de moi, et retiens le malin dans ses chaînes ! » Elle enfonce et cache sa tête dans les oreillers, tant que ses yeux et ses oreilles y disparaissaient.

Elle se fondait en sueur, son cœur palpitant battait comme un marteau. Et un troisième beuglement, encore plus haut, résonna comme si c'était dans la chambre devant son lit.

Alors elle saute tout effarée, pousse d'un coup les volets de la petite chambre. Le matin rayonnait déjà. Le frisson du crépuscule cédait à sa clarté joyeuse.

Et après s'être munie du signe de la croix : « Dieu me fasse la grâce de me protéger, amen ! » elle se risqua toute tremblante à aller à l'étable, en invoquant le nom tout-puissant de Dieu.

O miracle ! une tête se tourne vers elle, celle de la vache la plus magnifique, lisse et luisante comme un miroir avec une étoile d'argent sur le front. D'étonnement elle laissa tomber la barre.

La crèche était remplie de trèfle frais et odorant, et l'étable de foin pour la nourrir. Ici reluisait un petit seau blanc comme la neige, pour vider ses mamelles distendues.

Elle portait une feuille joliment écrite, entrelacée autour du front et des cornes : « Pour consoler la bonne dame Madeleine, N. N. m'a attachée ici. »

Dieu lui avait fait la grâce de comprendre ainsi la misère du pauvre, Dieu lui avait donné un petit morceau de pain qu'il ne pouvait pas manger tout seul.

Il m'a semblé que j'étais élu par Dieu pour louer ce qui est bien et ce qui est beau ; c'est pourquoi je chante ce qui est bien et ce qui est beau d'une manière toute simple et tout unie.

« C'est ainsi (un maçon me l'a juré), c'est ainsi que la chose s'est passée! » seulement il m'a défendu de dire le nom. Dieu le rende en bienfaits au noble homme! c'est la prière que je lui fais de tout mon cœur. Amen!

LE CHASSEUR SAUVAGE

1785

Le comte des Montagnes et du Rhin a sonné du cor : « *Halloh*, *halloh*, cavaliers et gens de pied! » En tête sa jument s'est dressée en hennissant; avec un grand tapage s'est précipité après lui le reste de la troupe; le vacarme et les aboiements des chiens découplés s'entendent parmi blés et buissons, prairies et chaume.

C'était le dimanche; le rayon du matin blanchissait la coupole du dôme. Sourdes et claires, les cloches de leurs volées solennelles appelaient à la grand'-messe. De loin résonnent doucement les chants de la foule pieuse des fidèles.

Au galop, à travers le carrefour, avec *horridoh* et *hassasa*, voyez! voyez! à droite et à gauche un cavalier de ci, un cavalier de là! le cheval de droite était blanc d'argent, le cheval de gauche couleur de feu.

Qui étaient les cavaliers à gauche et à droite? Je le devine bien, et pourtant je ne le sais pas; le cavalier de droite paraissait illuminé d'une lueur auguste, avec un visage doux comme le printemps. Laid, jaunâtre, le cavalier de gauche lançait des éclairs par les yeux, comme l'orage.

« Bienvenus à cette heure! bienvenus à la noble chasse! sur terre et dans le ciel il n'y a pas de jeu qui vaille ce plaisir! » En criant ces paroles, il s'est frappé le côté avec bruit, et a lancé son chapeau en l'air.

« Le son de ton cor, dit doucement celui de droite, s'accorde mal avec les sons de la cloche et les chants du chœur. Retourne! tu ne feras pas bonne chasse aujourd'hui. Écoute l'avis du bon ange, et ne te laisse pas prendre aux piéges du mauvais. »

« A la chasse, à la chasse, mon noble seigneur! » reprend rapidement le cava-

lier de gauche. « Quel son de cloches! quels chants de chœur! Amusez-vous à la chasse, c'est un plaisir plus gai! apprenez de moi ce qui sied à un prince, et ne vous laissez pas abétir par celui-là! »

« — Ah! bien parlé, homme de gauche! tu es un héros à mon gré. A celui qui ne peut se livrer à la chasse d'aller débiter des patenôtres! Fâche-toi, si tu veux, pieux niais, je consens à payer, s'il faut, mon plaisir! »

Et au galop, au galop, en avant à travers champs, par monts et par vaux, à droite, à gauche, les cavaliers continuaient de courir de ses côtés. Au loin bondit un cerf blanc, un cerf à seize andouillers.

Et le comte se mit à sonner du cor, et plus rapides volent cavaliers et gens de pied, et voyez! tantôt derrière, tantôt devant, un de la bande tombait mort. « Qu'il tombe! qu'il tombe au diable! ce n'est pas de quoi gâter le plaisir d'un prince. »

La bête se blottit dans un champ d'épis, elle espère y trouver un abri sûr. Tout à coup, voilà un pauvre paysan qui paraît dans une posture suppliante. « Miséricorde, mon bon seigneur, miséricorde! épargnez la sueur amère du pauvre! »

Le cavalier de droite s'élance, il adresse au comte un avertissement doux et bienveillant. Mais l'homme de gauche, qui sait mieux le prendre, l'excite au plaisir du mal. Le comte dédaigne l'avertissement du cavalier de droite, il se laisse prendre aux piéges de celui de gauche.

« — Arrière, chien! » Le comte souffle d'une manière terrible en regardant le pauvre laboureur. « Ou bien, par le diable, c'est à toi que je vais donner la chasse! halloh, compagnons, poussez là-dessus! pour preuve que j'ai juré vrai, détachez-lui des coups de fouet sur les oreilles! »

Dit et fait! le margrave franchit d'un bond la clôture, et, derrière lui, avec cris et coups de fouet toute la bande, chien, cheval et homme; et chien, homme et cheval foulèrent le blé en herbe, tant que le champ en fumait.

Effrayée par le bruit qui s'approche, relancée à travers champs, monts et vallées, poursuivie et atteinte, la bête parcourt le pacage vert et uni; et, afin d'être épargnée, se mêle adroitement parmi les troupeaux inoffensifs.

Mais de ci, de là, à travers clairière et forêt, et de ci, de là, à travers forêt et clairière, les chiens rapides quêtent et démêlent bientôt sa voie. Le berger, rempli d'anxiété pour son troupeau, se jette aux pieds du comte.

« Miséricorde, seigneur, miséricorde! laissez en repos mon pauvre troupeau paisible! pensez-y, bon seigneur, pensez aux pauvres veuves qui ont leur vache à paître ici. Pauvres femmes! c'est tout leur bien, épargnez-le. Miséricorde, mon bon seigneur, miséricorde! »

Le cavalier de droite s'élance, il adresse au comte un avertissement doux et bienveillant. Mais l'homme de gauche, qui sait mieux le prendre, l'excite au plaisir du mal. Le comte dédaigne l'avertissement du cavalier de droite, il se laisse prendre aux piéges de celui de gauche.

« Chien impudent, qui m'arrêtes! Ah! que n'es-tu changé toi-même en ta meilleure vache, et que ne fais-tu partie du troupeau, toi et encore toutes tes

gueuses! Mon cœur aurait plus de plaisir à vous poursuivre tout droit jusque dans le paradis.

» Holloh! compagnons, poussez là-dessus! Jo! doho! hussasah! » — Et chaque chien de la meute tombe en furie sur ce qu'il voit devant lui. Tout couvert de sang, le berger tomba par terre, tout couvert de sang tomba le troupeau pièce par pièce.

A grand'peine s'arrache au carnage le cerf, dont la course s'alanguit de plus en plus. Arrosé de sang, couvert d'écume, il se réfugie maintenant dans la nuit de la forêt; il se cache, tout au fond de la forêt, dans la chapelle d'un ermite.

Vite, sans s'arrêter, au bruit des coups de fouet, des horridoh et des hussasah, des aboiements, du son des cors, l'essaim en délire pousse sa poursuite jusque-là. Venant au-devant d'eux avec une douce prière, l'homme pieux sort de l'ermitage.

« Éloigne, éloigne-toi de cette voie! ne profane pas l'asile de Dieu! Les sanglots de la créature montent vers le ciel et crient vengeance à Dieu. Pour la dernière fois, prête l'oreille aux avertissements, sinon tu deviendras la proie de la ruine. »

Celui de droite s'élance tout inquiet, il adresse au comte un avertissement doux et bienveillant. Mais l'homme de gauche, qui sait mieux le prendre, l'excite au plaisir du mal. Et, malheur! en dépit des avertissements du cavalier de droite, il se laisse prendre aux piéges de celui de gauche.

« Ruine de ci, ruine de là! cela ne me fait pas peur, s'écrie-t-il. Fût-ce dans le troisième ciel, je ne me soucie pas d'une chauve-souris. Dieu et toi, vieux sot, fâchez-vous, s'il vous plaît; eh bien! je payerai mon plaisir. »

Il fait claquer son fouet, il sonne du cor : « Holloh! compagnons, poussez là-dessus! » En un clin d'œil disparaissent homme et chapelle, et derrière, disparaissent homme et cheval; et claquement de fouet, son du cor, vacarme de la chasse s'éteignent soudain dans un silence de mort.

Épouvanté, le comte regarde autour de lui; il veut sonner du cor, le cor ne sonne pas; il appelle et il n'entend plus sa voix. Il donne des coups de fouet, et le fouet ne claque pas; il enfonce ses éperons dans les deux côtés de son cheval, le cheval n'avance ni ne recule.

Puis des ténèbres s'étendent autour de lui, et vont s'épaississant comme une tombe. Un mugissement sourd s'élève, comme une mer éloignée. Bien haut, au-dessus de sa tête, terrible comme la fureur de la tempête, une voix de tonnerre crie cet arrêt :

« Homme forcené, nature diabolique, qui n'as rien de sacré, ni Dieu, ni homme, ni animal! La plainte et le cri de la créature, et tes méfaits contre elle se sont élevés contre toi, et t'ont cité en jugement là où flamboie la torche de la vengeance.

» Fuis, méchant, fuis et sois, dès cette heure et jusque dans l'éternité, chassé toi-même par l'Enfer et le démon, pour l'effroi des princes de tous les temps qui, pour assouvir leurs passions maudites, ne respectent ni Créateur ni créature! »

Une lueur jaune et sulfureuse s'élève et enveloppe le feuillage de la forêt. L'angoisse ruisselle à travers sa moelle et ses os; ses sens, dans une atmosphère

étouffante, s'émoussent et s'assourdissent. Une bise glacée lui souffle au visage, derrière son dos siffle la tempête déchaînée.

La bise souffle, la tempête siffle, et de dessous terre se dresse, houhou! une main noire de géant; elle s'ouvre de toute sa grandeur, elle allonge ses griffes; en un clin d'œil, elle veut l'empoigner dans le tourbillon; en un clin d'œil, il a la face tournée vers sa nuque.

Autour de lui tout est feu, tout est flammes; elles jettent des lueurs vertes, bleues, rouges. Autour de lui bouillonne une mer de feu; au milieu grouille la couvée infernale. Tout à coup, mille chiens d'enfer, animés par des cris, s'élancent du fond du gouffre.

Il court à travers les bois, les champs; il fuit, hurlant à pleine voix des cris de douleur. Mais à travers l'immensité du monde retentit derrière lui l'aboiement infernal, le jour par les fissures profondes de la terre, à minuit du haut des airs.

Sa face demeure tournée sur sa nuque malgré la rapidité de sa fuite impétueuse en avant. Il faut qu'il voie les monstres animés par les cris de l'esprit malin. Il faut qu'il voie le grincement, le jappement des gueules qui veulent le happer.

C'est la chasse de l'armée sauvage qui durera jusqu'au jugement dernier, et qui, souvent encore au milieu de la nuit, passe, objet d'horreur et d'épouvante, devant l'homme dissolu; c'est ce que pourrait bien, si d'ailleurs elle n'était obligée au silence, témoigner la bouche de plus d'un chasseur.

LE LAI DU BRAVE HOMME

Le lai de l'homme courageux s'élève et résonne comme la voix des orgues et celle des cloches. Qui peut se vanter d'un noble courage, celui-là ne se paye pas avec l'or, il se paye avec le chant. Merci, mon Dieu, de ce que je puis chanter et louer, afin de chanter et louer l'homme courageux.

Le vent de mer est venu du Midi, il a soufflé à travers les contrées du Sud; orageux et humides, les nuages ont volé devant lui, comme les troupeaux que le loup épouvante. Il a balayé les campagnes, ravagé la forêt, fait crever la glace sur les lacs et les fleuves.

La neige a fondu sur le sommet des montagnes, le fracas de mille torrents a retenti; la vallée est noyée sous une mer. La grande rivière du pays s'est enflée. Les vagues ont roulé; en s'élevant le long de leurs rives, elles ont roulé d'énormes blocs de glace.

Soutenu par des piliers et des arches, formé de bas jusqu'au haut de pierres carrées, un pont traversait la rivière; et au milieu se trouvait une maisonnette.

Là demeurait le péager avec sa femme et son enfant. « — O péager, péager ! fuis au plus vite. »

Un bruit sourd approchait de plus en plus menaçant ; la tempête et les vagues hurlaient autour de la maison. Le péager monte sur le toit, il regarde le tumulte tout alentour. — « Ciel miséricordieux ! prends pitié de moi ! Perdu ! perdu ! qui va me sauver ? »

Les glaçons roulaient impétueusement, par ici, par là, arrivant coup sur coup des deux rives ; des deux rives le fleuve a emporté les piliers avec les arches. Le péager tremblant, avec sa femme et son enfant, hurlait plus haut encore que le torrent et le vent.

Les glaçons roulaient, coup sur coup, aux deux bouts du pont, par ici, par là ; crevé, renversé, un pilier s'écroulait après l'autre. La ruine allait atteindre le milieu. — « Ciel miséricordieux ! prends pitié de moi ! »

Debout sur la rive, on voyait une troupe de spectateurs, grands et petits ; chacun criait, se tordait les mains, mais nul ne se hasardait à porter secours. Le péager, tremblant, avec sa femme et son enfant, perçait de ses cris suppliants le torrent et le vent.

Quand résonneras-tu, lai de l'homme courageux, comme la voix des orgues et celle des cloches ? allons, nomme-le, nomme-le donc ! Quand le nommeras-tu, ô le plus beau de mes chants ? Dans un instant, la ruine aura atteint le milieu. Homme courageux, homme courageux, montre-toi !

Un comte s'est avancé au galop, un noble comte sur un noble cheval. Que vient d'élever la main du comte ? c'était une bourse, pleine et tendue. — « Deux cents pistoles à celui qui essaye de sauver les misérables. »

Qui est l'homme courageux ? est-ce le comte ? dis-le, mon brave chant, dis-le ! le comte ? par le Dieu tout puissant ! c'était un brave homme ! pourtant j'en sais un plus brave encore. — O homme courageux, homme courageux, montre-toi ! La catastrophe approche, épouvantable.

Et toujours plus haut s'enflait le courant, et toujours plus haut soufflait le vent, et toujours plus bas tombait le courage. — O Sauveur ! Sauveur ! viens vite ! — Et toujours les piliers craquent et tombent, les arches crèvent et s'écroulent.

« — Halloh ! halloh ! hardiesse et courage ! » Le comte tenait la récompense levée. Chacun entend, mais chacun a peur ; de ces milliers d'hommes, aucun ne s'avance. Vainement le péager, avec sa femme et son enfant, perçait de ses cris suppliants le torrent et le vent.

Voyez : honnête et simple, un paysan sort de la foule, son bâton de voyage à la main, vêtu d'un sarrau grossier, grand, fier de taille et de visage. Il a entendu le comte, il a compris ces paroles, il a vu la catastrophe qui s'approche.

Et hardiment, en invoquant Dieu, il s'est élancé dans la première barque de pêcheurs, et malgré tourbillons, débâcle et vagues, il est parvenu heureusement près des infortunés ; mais malheur ! la barque était trop petite, il ne pouvait les sauver tous à la fois.

Et trois fois il pousse sa barque malgré tourbillons, débâcle et vagues ; et trois fois il atteint le but heureusement, jusqu'à ce que le sauvetage soit achevé. A

peine les derniers arrivaient au port, que le dernier morceau du pont s'est écroulé.

Qui est, qui est le brave homme ? dis-le, dis-le, mon brave chant ! Le paysan a hasardé sa vie : mais l'a-t-il fait pour l'or qu'il a entendu sonner ? Si le comte n'eût payé de sa richesse, peut-être le paysan n'aurait-il pas hasardé sa vie.

« — Ici, cria le comte, mon brave ami ! voilà la récompense ! viens ! prends-la ! » Dis, n'était-ce pas là bravement parlé ? — Par Dieu, le comte portait un noble cœur. — Pourtant, plus haut et plus céleste, en vérité, battait le cœur que le paysan portait sous sa blouse.

« — Ma vie ne se vend pas pour de l'or ; je suis pauvre, oui, mais pourtant je mange à ma faim. Donnez votre or au péager, car il a perdu ce qu'il avait ! » Il a dit d'un ton cordial et honnête, il a tourné le dos et est parti.

Tu t'élèves et résonnes, lai de l'homme courageux, comme la voix des orgues et celle des cloches. Qui peut se vanter de ce noble courage, celui-là ne se paye pas avec l'or, il se paye avec le chant. Merci, mon Dieu, de ce que je puis chanter et louer, afin de chanter la louange immortelle du brave homme !